



## L'image de la Femme Francophone en Égypte: Entre la Fiction et la Réalité; à la Lumière des Théories Imagologiques et les Perspectives Socioculturelles du CECRL<sup>1</sup>

Inji A. Abouelkheir

DLLFI, faculté des Sciences Humaines, université d'al-Azhar,  
Egypte.

[Inji.Abouelkheir@gmail.com](mailto:Inji.Abouelkheir@gmail.com)

Received: 18-5-2024 Revised:24-6-2024 Accepted: 8-7-2024  
Published: 10-7-2024

DOI: 10.21608/JSSA.2024.290600.1639

Volume 25 Issue 5 (2024) Pp.168-187

### Résumé :

Snobe, avec un chapeau à l'européenne sur la tête, des petits gants dans les mains, voici l'image de Bakiza Hanem el-Daramali, présentée dans une série télévisée égyptienne intitulée *Bakiza w Zaghloul*, au cours des années 1980. Depuis la diffusion de cette série, le personnage de Bakiza devient un stéréotype de la femme francophone en Égypte. D'ailleurs, pendant la même période, des grandes figures féminines et francophones brillent dans le ciel égyptien, comme Inji Aflatoun. 35 ans plus tard, cette image de Bakiza sera renouvelée en 2022 avec le personnage de Farida Hanem el-Hamamsi, dans *Ahlam Saida*, malgré la présence imminente des femmes francophones dans tous les domaines de la société égyptienne, comme Amina Rachid. En mobilisant une méthodologie comparatiste de l'imagologie, nous cherchons à mettre en relation quatre figures féminines de l'Égypte du XX<sup>e</sup> siècle, puisées à l'art télévisé, mais aussi à la littérature. D'une part, deux personnages fictifs dont Bakiza Hanem et Farida Hanem. D'autre part, nous étudions deux modèles féminins tangibles, à travers deux monographies, dont Madame Inji Aflatoun d'après *Mothakerat Inji Aflatoun*, 1993, de Saïd Khayyal, outre la figure de Madame Amina Rachid dans la monographie intitulée *La traversée vers l'autre*, 2020, de Salma Moubarak. Est-ce qu'une francophone égyptienne réussit à traverser les frontières entre les classes sociales dépourvues d'une éducation à la française dont les valeurs socioculturelles sont mentionnées comme condition inaliénable par le CECRL et les théories qui en découlent ?

**Mots clés :** Le stéréotype - la culture française - la télévision - la comédie.

<sup>1</sup> Le CECRL : une base européenne pour l'enseignement des langues. Le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) est le fruit de plusieurs années de recherche linguistique menée par des experts des États membres du Conseil de l'Europe.

## Introduction :

Depuis la diffusion de la série *Bakiza et Zaghoul* dans les années 1980, le personnage de Bakiza nerveuse, déséquilibrée, nulle en tout à part en normes d'étiquette et en nouveauté de la mode (créée par Isa'ad Younis, actrice et auteure égyptienne) devient un stéréotype de la femme francophone en Égypte. Quoique sa fiabilité soit discutable, le stéréotype reflète une idée perçue par un groupe de gens envers un autre groupe : “ (...) si l'on admet que toute culture peut être envisagée comme un espace de signes, le stéréotype apparaît non comme un signe mais comme un signal renvoyant automatiquement à une seule interprétation possible”<sup>2</sup>. Dès lors, une dame francophone qui ne tolère pas la dérogation aux règles de l'hygiène ou du savoir-vivre ressuscite dans l'esprit du public égyptien l'image de Bakiza, notamment si elle s'habillait, comme Bakiza, à l'europpéenne. D'ailleurs, le monde réel, pendant la même période, donne des exemples de l'excellence des grandes figures féminines et francophones brillant dans le ciel égyptien, totalement différentes de l'image de Bakiza, comme Andrée Chedid, Dalida et Inji Aflatoun.

Il va sans dire que, pour survivre, le stéréotype doit être répété. Il ne s'agit donc pas d'un acte individuel, le stéréotype est consensuel.<sup>3</sup> Ainsi, 35 ans plus tard, cette image de Bakiza sera renouvelée en 2022 avec le personnage de Farida Hanem el-Hamamsi, capricieuse, somnambule, vivant dans ses souvenirs, au chômage mais gaspillant sa fortune dans les galeries d'art français, refusant de quitter son monde bourgeois, critiquant tout ce qui n'appartient pas à ses normes culturelles à la française (à son tour créée par Hala Khalil, auteure, productrice et cinéaste égyptienne<sup>4</sup>), joué par la star égyptienne Yousra, dans *Ahlam Sa'ida (Faites des beaux rêves)* ; malgré la présence imminente des femmes francophones dans tous les

---

<sup>2</sup> Daniel-Henri Pageaux : *La littérature générale et comparée*, éd. Arman Collin, Paris, 1994, p. 62.

<sup>3</sup> Idem.

<sup>4</sup> Voir <https://aawsat.com/home/article/3601281/%D9%87%D8%A7%D9%84%D8%A9-%D8%AE%D9%84%D9%8A%D9%84-%C2%AB%D8%A3%D8%AD%D9%84%D8%A7%D9%85-%D8%B3%D8%B9%D9%8A%D8%AF%D8%A9C2%BB-%D9%8A%D8%B1%D9%88%D9%8A-%D8%AA%D8%BA%D9%8A%D8%B1%D8%A7%D8%AA-%D8%A7%D9%84%D9%85%D8%AC%D8%AA%D9%85%D8%B9-%D8%A7%D9%84%D9%85%D8%B5%D8%B1%D9%8A-%D8%A8%D8%B9%D9%8A%D9%88%D9%86-%D9%86%D8%B3%D8%A7%D8%A6%D9%8A%D8%A9> (article en arabe).

domaines de la société égyptienne, comme Sandra Nashaat<sup>5</sup>, Mona Ghattas<sup>6</sup> et notamment Amina Rachid.<sup>7</sup>

Pour D.-H. Pageaux, le stéréotype est une image figée que la culture regardante construit pour préjuger la culture regardée, sans que la culture objet du jugement n'ait d'occasion pour en discuter.<sup>8</sup> Nous consacrons donc cette recherche à « discuter » l'image de la francophone égyptienne : Bien qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'image de la femme francophone en Égypte ait été associée à beaucoup de qualités de savoir vivre et de finesse et loin d'être ridicule (cf. le film « Laila fille de province » de Togo Mizrahi réalisé en 1941) ; pourquoi le drame télévisé insiste-il, au tournant du XXI<sup>ème</sup> siècle, sur une image figée parodique, parfois caricaturale, en reproduisant l'image de Bakiza avec le personnage de Farida ? Cette image reflète-elle la réalité ?

En mobilisant une perspective comparatiste de l'imagologie, entre le drame télévisé et la monographie<sup>9</sup>, nous cherchons à étudier quatre figures féminines de l'Égypte du XX<sup>e</sup> siècle, puisées dans l'art télévisé, mais aussi dans la littérature. D'une part, deux personnages fictifs dont Bakiza Hanem el-Daramali et Farida Hanem el-Hamamsi, en nous concentrant sur les deux premiers épisodes ; d'autre part, nous étudions deux figures féminines historiquement tangibles, à travers deux monographies, dont Madame le peintre, Inji Aflatoun d'après *Mothakerat Inji Aflatoun*, 1993, de Saïd Khayyal,<sup>10</sup> outre la figure de Madame le professeur Amina

---

<sup>5</sup> Sandra Nashaat, réalisatrice égyptienne de renom, ancienne étudiante du collège du Sacré-Cœur, a poursuivi son rêve de devenir réalisatrice malgré les réserves exprimées par son père.

<sup>6</sup> Auteure, traductrice, conteuse, metteuse en scène de récitals poétiques et compositrice, Mona Latif-Ghattas est née en 1964 au Caire, en Égypte. Elle fait ses études primaires et secondaires au Pensionnat du Sacré-Cœur de Ghamra

<sup>7</sup> Amina Rachid, éminente professeure de littératures française et comparée, intellectuelle, militante de gauche.

<sup>8</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Op. Cit., p. 62.

<sup>9</sup> Une biographie retrace la vie d'une personne. Une monographie est une « Étude complète et détaillée qui se propose d'épuiser un sujet précis relativement restreint » (Le Petit Robert). Par exemple, une monographie consacrée à un artiste peut étudier son œuvre sans raconter sa vie en détail.

<sup>10</sup> Cf. son autobiographie, Inji Aflatoun, *Mudhakhirât*, Koweït, Dar So'ad al-Sabbâh, 1993.

Rachid dans la monographie intitulée *La traversée vers l'autre*, 2020, de Salma Moubarak<sup>11</sup>, à travers les quatre axes suivants :

- I. Présentation des quatre figures féminines.
- II. L'impact du FLE sur les quatre personnages, à la lumière des données du CECRL : analyse discursive.
- III. Engagement social et politique.
- IV. Pourquoi le genre télévisé insiste sur l'image d'une francophone, toujours vaniteuse, snobe ou nerveuse ?

En fait, nous ambitionnons de répondre à la question suivante :

Est-ce qu'en réalité, une francophone égyptienne pourrait réussir à traverser les frontières entre la bourgeoisie et les autres classes sociales qui n'ont pas bénéficié d'une éducation à la française dont les valeurs socioculturelles sont mentionnées comme une condition inaliénable par le CECRL et les théories qui en découlent ? À quel niveau l'image fictionnelle reflète la vérité de la femme francophone en Égypte ?

## **I. Présentation des quatre figures féminines :**

### **A. Le personnage de Bakiza Hanem el-Daramali :**

De son prénom, d'origine orientale, perse/hindoue, trop rare dans le monde arabe, dont la signification est à discuter, Bakiza hanem se sent seule dans son monde et incomprise par son entourage. Il s'agit d'une veuve quadragénaire issue d'une famille de la bourgeoisie qui, à l'époque monarchique, entretenait des liens avec la cour royale. Cependant, la famille a connu un déclin financier à la lumière des réformes sociales des années 1950-1960.

Dans ces circonstances, les parents de Bakiza ont persuadé leur fille d'accepter d'épouser el-Achmaoui<sup>12</sup>, un homme d'affaires prospère d'origine paysanne, malgré

---

<sup>11</sup> Salma Moubarak, *Amina Rachid ou la traversée vers l'autre*, éditions de l'IMA, Paris, 2020.

<sup>12</sup> Il est à noter que selon la légende égyptienne, le nom de la personne qui avait occupé, pour la toute première fois, le poste d'exécuteur des arrêts de justice, chargé d'exécuter la peine de mort aux condamnés, était Achmaoui. Depuis, on appelle tout exécuteur des hautes œuvres, Achmaoui, quoiqu'il ne soit pas son vrai pronom. Donc, en Égypte, Achmaoui devient un synonyme à la mort. Le fait d'accorder ce prénom au personnage jouant le rôle de l'époux, connote une relation toxique entre couple, reflétant les sentiments de Bakiza à l'égard de son mari et de ce mariage.

une différence d'âge de 45 ans. Bakiza a ainsi abandonné son éducation au collège du Bon Pasteur pour contracter ce mariage dans le but de préserver le prestige financier de sa famille ; une décision que Bakiza regrettera pour toujours.

Cette union s'est avérée être une source de tristesse, et pour Bakiza n'épargnant aucun effort pour rappeler son mari de ses modestes origines, et pour celui-ci trouvant un plaisir amusant à se moquer de Bakiza, de ses coutumes et de son mode de vie.

N'ayant pas réussi à avoir un enfant de ce mariage, Bakiza ne trouve une raison pour maintenir cette liaison autre que la fortune de son mari, al-Achmaoui. Ne découvrant la faillite de son mari qu'après son décès, Bakiza ne regrette pas seulement ses années de jeunesse gaspillées auprès d'un vieil époux qui la méprisait ainsi que sa classe bourgeoise, mais regrette surtout d'avoir abandonné l'école. Dépourvue de diplômes académiques, de compétences et d'expériences professionnelles, Bakiza se trouve incapable de gagner sa vie.

Dans une scène rétrospective, le téléspectateur comprend qu'al-Achmaoui avait eu un enfant, fruit d'un autre mariage secret. Sa femme discrète connaissait bien le désir capricieux d'al-Achmaoui d'avoir un garçon. Or elle l'a dupé à propos du genre de son nouveau-né, lui faisant comprendre qu'il a eu un garçon, alors qu'en réalité, c'était une fille à laquelle il donne un prénom masculin, Zaghoul.

Les jeux du sort ne permettent pas à al-Achmaoui de voir ni d'élever ce nouveau-né. Ils perdent toute sorte de connexions. Étant privée du soin paternel, aussi de la fortune de son père de son vivant, Zaghoul grandit dans les rues, apprend à gagner sa vie de sa propre main, mène une vie de vagabond. Découvrant par pure coïncidence le décès d'al-Achmaoui, Zaghoul réussit à retrouver le palais de son père, pour réclamer sa part de la fortune à Bakiza, la veuve.

On assiste donc aux tentatives de Bakiza et Zaghoul pour gagner leur vie à travers des aventures infructueuses. La série met en avant les paradoxes qui résultent des différences socioculturelles entre deux femmes appartenant à deux mondes différents, qui se forcent à coexister afin de faire face aux difficultés économiques qu'elles confrontent après la mort d'Al-Achmaoui, chacune à sa façon et selon sa culture/ éducation.

## **B. Le personnage de Farida Hanem el-Hamamsi :**

À l'instar de Bakiza, Farida Hanem est une veuve francophone vaniteuse qui insiste à vivre dans les airs de la belle époque égyptienne des années 40-50, et ce, en ressuscitant le souvenir de sa défunte mère, Fawzia. Cette dernière était une ancienne élève d'une école francophone et rêvait d'avoir une carrière au cinéma français au côté de Brigitte Bardot.

Quant à Farida, elle n'a ni rêves, ni profession, ni occupation. Elle mène sa vie grâce à sa part de la fortune délaissée par son père. Elle la gaspille dans les salles de ventes aux enchères. En cas de crise financière, elle se tourne vers son frère, lui faisant un chantage sentimental, sinon elle l'accuse d'imposture quant au partage de l'héritage. Elle pense qu'elle n'a aucune valeur sans sa fortune, le nom de sa famille, son appartement à Zamalek, son abonnement au club el-Gezira. Tels sont ses critères pour évaluer quiconque.

Farida perd la vue suite à un accident. Elle doit compter sur les autres pour mener sa vie. N'ayant pas acquis le même système d'éducation de Farida, ces autres ont une conception différente du savoir-vivre. Il ne s'agit pas ici de langue mais d'une culture et d'un mode de vie. Cette expérience dure permet à Farida de découvrir la bonté des gens, malgré la différence.

Tels sont les deux personnages fictifs que le drame égyptien a présentés respectivement au public des années 1980 puis à celui des années 2020, insistant sur une image caricaturale de la femme éduquée à la française. Mais l'analyse des deux séries, à voir plus tard, dévoile d'autres dimensions beaucoup plus profondes chez les deux personnages. En contrepartie, l'Histoire de la femme égyptienne du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>13</sup> présente un autre modèle de femmes issues d'une éducation française, dont entre beaucoup d'autres, les deux exemples de Inji Aflaton et Amina Rachid.

## **C. Qui est Inji Aflatoun ?**

Inji est née en 1924 dans une famille francophone de l'aristocratie d'origine turco-circassienne, proche de la famille royale. Son père, grand scientifique, décroche

---

<sup>13</sup> Cf. *Écrire la « femme nouvelle » en Égypte francophone. - 1898-1961* ; Élodie Gaden; Dominique Combe ; Jean-Marc Moura- Paris, Paris, classiques Garnier; 2019.

le titre de « pacha », sa mère vivait dans un palais animé par de nombreux domestiques.

Dans sa petite jeunesse, Inji fut élève chez les religieuses du Collège du Sacré-Cœur, au Caire, connu par son système conservateur.<sup>14</sup> Aspirant à plus de liberté, Inji passe au Lycée français du Caire, durant son adolescence. Puis, elle rejette le conseil de sa mère d'étudier les arts en France.<sup>15</sup> En revanche, sa famille la confierait à l'artiste Kamel el-Telmessani qui, lui-même, « soutient l'engouement pour l'univers paysan »<sup>16</sup>. Sa carrière de peintre débute dès lors. À la suite de sa visite en haute Égypte, vers la fin des années 1940, Inji a esquissé la vie modeste du peuple égyptien, soit au travail, soit à domicile. Elle se penche donc vers le réalisme social. Elle organise des expositions personnelles en Égypte et ailleurs.

Déchirée par la richesse de sa communauté à l'encontre de la pauvreté misérable du peuple égyptien, Inji se radicalise et s'engage au communisme égyptien. C'est à cause de son activisme politique qu'elle passe une partie de sa jeunesse en prison, dans les années 1940.<sup>17</sup> En prison, elle dessine et sa sœur vend les tableaux au profit des mouvements féminins de la gauche égyptienne. À sa libération, son style devient plus joyeux, grâce aux couleurs vives représentant la campagne et le quotidien égyptien. Pour certains observateurs, ses coups de pinceau rappellent le style de Van Gogh<sup>18</sup>.

Vers la fin de sa vie, elle sera décorée par la France de la médaille de Chevalier des arts et des lettres en 1985<sup>19</sup>. Ayant servi sa patrie et par son pinceau et par sa plume, Inji Aflatoun demeure parmi les rares peintres et penseurs égyptiens connus dans le monde entier.

## D. Qui est Amina Rachid ?

---

<sup>14</sup> Cf. son autobiographie, Inji Aflatûn, *Mudhâkirât*, op. cit., pp. 17-18.

<sup>15</sup> *Ibid.* (Traduction personnelle).

<sup>16</sup> Didier Monciaud, « Les engagements d'Injî Aflâtûn dans l'Égypte des années quarante : la radicalisation d'une jeune éduquée au croisement des questions nationales, femme et sociale », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 126 | 2015, 73-95.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Images*, Dar-al-Hilal, 1969.

<sup>19</sup> « Inji Eflatoun », sur <http://www.encyclopedia.mathaf.org.qa> consulté le 14 février 2024

Plusieurs fois Premier ministre à l'époque de Farouq Ier, Ismaïl Sidqi est le grand-père maternel d'Amina<sup>20</sup>. « Un jour, c'était en 1947, une petite fille m'a jeté des pierres, parce que mon grand-père Ismaïl Sidqi venait de signer le traité Sidqi/Bevin qui semblait rattacher l'Égypte davantage aux Anglais... C'était pour moi un choc dont je ne me suis jamais remise, c'est-à-dire que c'était le premier choc où j'ai compris qu'on m'attaquait, mais que celui qui m'attaquait, avait raison »<sup>21</sup>, raconte Amina Rachid de ses souvenirs d'enfance. Née en janvier 1938, la petite Amina reçoit une éducation française au Lycée Français du Caire, jouissant d'un environnement laïc. Amina poursuit ses études post-scolaires à la faculté des Lettres, à l'Université du Caire ; toujours en français.

Elle poursuit ses études supérieures à Paris, où elle devient une militante à l'association des étudiants arabes en France. Pendant plusieurs années, elle travaille au centre national de la recherche scientifique CNRS. Son sens de responsabilité politique l'incite à rentrer en Égypte où elle mène une carrière universitaire sans pareil, en tant que professeur éminent à l'université du Caire, et en tant que militante à la mouvance gauche jusqu'à son décès.

## **II. L'impact du FLE sur les quatre personnages, à la lumière des données du CECRL : analyse discursive :**

“Depuis le tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la compétence interculturelle fait partie des huit compétences clés pour les peuples de l'Europe, définies par l'Union européenne dans le document directeur *Recommandation du Conseil du 22 mai 2018 relative aux compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie* (Union européenne, 2018). Explicitement énoncée sous « 2. Compétences multilingues », elle [la compétence socioculturelle] est implicitement requise pour les sept autres compétences qu'il importe de développer chez chaque citoyen.”<sup>22</sup>

Ces données s'appliquent différemment sur chacun des quatre modèles.

Commençant par Bakiza qui ne rate aucune chance pour corriger à son mari, les mots dits en français :

---

<sup>20</sup> Rappelons-nous que c'est sous son régime que Inji Aflatoun a été arrêtée.

<sup>21</sup> Tahani Rachid, *Quatre femmes d'Égypte*, National Film Board of Canada, 1997, 1H 39 Min.

<sup>22</sup> <https://www.ouvrier.fr/dfles/index.php?id=332#tocto3n9>



Exemple : « bon appétit ! », qu'il prononce « bon petit ! ». De même, elle insiste rigoureusement à souligner son accent français, en répétant le mot « maman » (avec on), en guise d'interjection ; quoiqu'il s'agisse d'un mot transparent, bien prononcé par les gens de toutes les langues, même ceux qui ne sont pas francophones, avec un son nasal [ã]. Ceci produirait un aspect comique, notamment pour les téléspectateurs francophones qui savent très bien comment le mot se prononce.

Quant à Farida, elle est intolérante à la prononciation. Au sein d'une grande bagarre avec sa domestique, elle s'arrête devant la prononciation erronée de la domestique pour le mot « cappuccino ». Plus tard, au cours des épisodes, au cours d'un différend avec ses voisins, elle insiste à les faire comprendre par le langage des signes, ce que veut dire le mot « crotte », pour éviter de le prononcer en arabe.

Dans certaines situations de communication chez les deux personnages fictifs, Bakiza et Farida, les insultes et les interjections sont tous produits en français. La mauvaise prononciation des mots d'origine française les irrite toutes les deux.

Dans le monde réel, Inji Aflaton refuse de partir en France pour étudier les arts plastiques désobéissant ainsi aux conseils de sa mère : « Il m'était inacceptable de quitter l'Égypte et de me rendre au pays de *khawagat* »<sup>23</sup>. Il nous semble intéressant de souligner que ce terme d'origine turque renvoie dans le dialecte égyptien aux étrangers ou aussi à des Égyptiens de naissance qui ont des origines étrangères, comme les égypto-grecs, les égypto-italiens ou les juifs, entre autres citoyens qui ont échoué à maîtriser la langue arabe. L'emploi de ce terme a-t-il une connotation chez Inji, d'origine turco-circassienne, qui ne parlait pas l'arabe jusqu'à l'âge de 18 ans ? Ayant perdu 18 ans dans une « société emballée par du cellophane », Inji procède à un processus d'égyptianisation autodidacte.<sup>24</sup> Son effort atroce est couronné quelques années plus tard, par la publication de son premier livre en 1948, rédigé en arabe, intitulé *80 millûn mar'a ma'anâ*, dont la préface est rédigée par Taha Hussein. Après avoir publié son second, *Nahnû al-Nisâ'a al-Misriyat*, vers la fin de 1949, Inji devient journaliste au quotidien *al-Masri*, publié au nom du parti politique d'al-Wafd, fameux parti laïque et libéral de l'Égypte monarchique. Ceci n'empêche pas que sa maîtrise de la langue française lui ait permis de représenter l'Égypte au congrès international des femmes, tenu à Paris en 1945, liant dans son

---

<sup>23</sup> Inji Aflatoun, op. cit., p18.

<sup>24</sup> Ibid, pp. 24-25.

discours l'oppression de la femme en Égypte à l'impérialisme britannique. Entre autres déléguées, elle parle au nom de la femme égyptienne à la radio française évoquant la cause de la femme, la question palestinienne et les relations franco-égyptiennes.<sup>25</sup> Une telle participation rappelle le rôle national joué par le leader Mustafa Pacha Kamel plaidant la cause égyptienne dans la presse française grâce à son éducation francophone, laquelle ne lui était guère une source de critique.

En ce qui concerne Amina, la langue française concrétise une problématique de discrimination sociale : « le Français, de la grande bourgeoisie, l'arabe, des domestiques et du peuple ». Une sorte de discrimination entre sexe : « le français pour les femmes, l'arabe pour les hommes ». C'est aussi une ligne de démarcation entre espace privé, espace public : « le français, parlé en famille, l'arabe, langue de l'engagement social et politique. »<sup>26</sup>

Pour la jeune Amina, fille de l'époque révolutionnaire de 1952, le français constituait une source d'un sentiment amer, celui d'appartenir à une classe dominante complice de l'ennemi.<sup>27</sup> Ainsi regarde-t-elle la langue étrangère dans un contexte colonial. Pour elle, la question de la langue, ou, disons le conflit entre la langue maternelle et la langue étrangère, chez un bilingue, résume toute une idéologie : s'agit-il d'une suprématie de la langue étrangère dans le sens postcolonial ou d'un échange culturel à pied d'égalité ?

### **III. Engagements social et politique :**

Tout d'abord en ce qui concerne l'engagement socio-politique chez les deux personnages fictifs, il n'y en a aucune trace. Ceci n'empêche que Bakiza soit consciente de ses devoirs envers la société, à titre d'exemple, elle connaît les droits des ouvriers. Elle refuse que son jardinier travaille les pieds-nus, dans des vêtements inconvenables aux conditions de son travail. De même, elle prête une grande importance au bien-être de ses servants, même si ce détail a été exprimé dans une forme comique, en évoquant les shampoings et les parfums qu'elle leur consacre. En outre, elle décide, à la fin de la série, de transformer son palais en un hôpital consacré

---

<sup>25</sup> Fédération démocratique internationale des femmes, *Congrès international des femmes*.

Compte rendu de travaux du congrès tenu à Paris du 26 novembre au 1er décembre 1945, Paris, FDIF, 1946, p. 404

<sup>26</sup> Salma Moubarak, op. Cit., p 32.

<sup>27</sup> Idem.

aux classes peu aisées. De ce point de vue, nous pouvons toucher son sens de responsabilité envers la société.

Par contre, l'engagement de Farida est beaucoup plus modeste. Elle s'ouvre timidement à la société. À peine, elle arrête de gaspiller sa fortune dans les galeries d'art français et préfère en revanche d'aider ses amies proches qui prennent soin d'elle.

Quant à Inji Aflatoun, influencée par les valeurs de la révolution de 1919, elle commence à fréquenter, durant ses études à l'université du Caire, la mouvance de gauche, aux côtés de Latifa Al Zayyat<sup>28</sup> et Soraya Adham<sup>29</sup> au cours des conférences hebdomadaires.

En 1946, elles sont toutes interpellées par les autorités égyptiennes à la lumière des décisions du premier ministre, Ismaïl Sidqy pacha. Un an plus tard, Inji participe au lancement du mouvement démocratique de libération nationale, MDLN, inspiré par Hillel Schwartz et Henri Curiel. Ce qui suscite les accusations de la presse hostile contre elle ainsi que la gauche égyptienne.

En 1959, elle est concernée par la vague d'arrestations lancée contre les communistes. En 1962, elle participe à la lutte des prisonnières avec une grève de la faim. Après cette crise, elle participe à la fondation du parti de gauche du rassemblement, Tagammu', en 1970.

Son expérience de peintre engagée et de militante pour les droits des pauvres et des femmes, continue à inspirer les esprits ouverts en Égypte, et ailleurs, même jusqu'après son décès en 1989.

---

<sup>28</sup> Selon le *Larousse en ligne*, Latifa al-Zayyat est une "Romancière et militante, incarcérée à deux reprises, en 1948 et en 1981 (Perquisition, 1992), professeur d'anglais à l'université d'Aïn Shams, elle est l'auteur de nouvelles (Vieillesse, 1986), d'un récit (l'Homme qui apprit son chef d'inculpation, 1991) et d'un roman (la Porte ouverte, 1960) où émancipation féminine et lutte de libération nationale se conjuguent."

<sup>29</sup> Grande activiste de la gauche égyptienne au XXe siècle; née en 1926 et décédée en 2008.

En ce qui concerne Amina Rachid<sup>30</sup> qui obtient son baccalauréat en 1954, sa vie serait, depuis, déchirée entre sa joie des promesses de réforme de 1954, et la ruine de sa propre famille qui en résulte :

« C'est un choix que j'ai fait depuis très jeune, de vivre la vie du peuple égyptien, un choix politique mais aussi humain. »<sup>31</sup>

Terminant ses études à l'université du Caire, elle part en bourse en 1961 à Paris. Après sa thèse, tournant le dos à sa vie de bonne qualité en France, Amina rentre en Égypte, reprend son poste à l'université du Caire et rejoint un groupe d'universitaires engagés. C'est au salon du professeur Abdelaziz el-Ahwani qu'elle rencontre Sayed el-Bahraoui qui vient d'un monde différent à celui de Amina. Elle l'épousera plus tard, bien qu'il soit plus jeune qu'elle de 15 ans, issu d'une modeste famille paysanne et spécialisé en littérature Arabe :

«... La différence a marqué ma vie. La différence est tout un chemin aussi. Vivre contre soi, à des moments... »<sup>32</sup>

Elle devient membre éminent au groupe « 9 mars » pour l'indépendance de l'université, avant de lancer le comité de la défense de la culture nationale (1979–1996), qui conteste la normalisation des relations avec Israël, et appelle au boycott. Cet activisme politique entraînerait sa détention sous le régime Sadate en 1981. C'est dans sa cellule qu'elle fait la connaissance de Safinaz Kazem, Chahenda Meqled et Nawal Sa'daoui, les grandes figures du mouvement socialiste de la deuxième moitié du XXe siècle.

Reprenons sa vie en main, elle fait de son travail d'enseignante, une contribution à un changement souhaité pour sa patrie. Par le biais de la traduction, elle intervient dans l'espace culturel public : « Il y aura certainement une issue quelque part. Peut-être que c'est d'autres gens qui la feront. C'est ça qui est dur pour ma génération. Peut-être que nous n'avons pas su, et que c'est d'autres qui le feront.

---

<sup>30</sup> Dans un documentaire en langue française, produit par l'Office national du film du Canada (ONF), en 1997, réalisé par Tahani Rachid, une amitié unissant quatre femmes égyptiennes est mise en vedette. Pour mieux comprendre la texture de la société égyptienne au tournant du XXe siècle, le film expose en 99 minutes, l'amitié qui unit Safinaz Kazem (courant islamique), Wedad Mitry (libéralisme copte), Chahinda Meqled (socialisme nassérien), et Amina Rachid (communisme laïque).

<sup>31</sup> Tahani Rachid, *Quatre femme d'Égypte*, op. cit.

<sup>32</sup> Salma Moubarak, Op. Cit. p.102

Pourquoi pas ?»<sup>33</sup>. Jusqu'après les événements de 2011, Amina continue à raconter l'histoire de son peuple, en arabe et en français. À voir son intervention au congrès de la Sorbonne.<sup>34</sup>

Voici comment les deux exemples d'Inji et Amina, représentant les francophones égyptiennes au XXe siècle, ont répondu aux modèles des femmes francophones présentées par le drame télévisé vers la fin du même siècle.

#### **IV. Pourquoi le drame télévisé insiste sur l'image d'une francophone, toujours vaniteuse, snobe ou nerveuse ?**

Dès les premiers épisodes des deux séries, le téléspectateur remarque que les deux vedettes sont provoquées pour des raisons similaires, dont à titre d'exemple : la mauvaise prononciation des mots d'origine étrangère, le désordre, le comportement déplacé... etc. Des questions auxquelles nous pouvons donner le titre de « savoir-vivre », ou peut-être « le bon goût » selon l'expression égyptienne.

Dans ce contexte précis, la notion du « goût » renvoie, à notre avis, à la conception philosophique pour la notion du « beau ». Dans ce sens, nous nous interrogeons sur l'inventeur des règles du « savoir-vivre » ? Qui décide si un tel comportement est bon ? Est-ce que les deux protagonistes ont vraiment raison d'être provoquées par les attitudes et les comportements des petites gens ? Cette question renvoie à la question de Kant : Le beau est-il universel ? Par extension, les règles du savoir-vivre sont-elles aussi universelles ?<sup>35</sup> Rappelons que l'apprenant d'une langue étrangère, y compris le français, est censé maîtriser les conventions sociales, notamment les normes de politesse propre à chaque langue et par la suite à sa culture ; comme le prévoient les critères du CECRL. Ainsi, par exemple, lorsque Bakiza interdit à ses servants de laisser échapper des cris de tristesse à la mort de son mari al-Achmaoui, elle tient à ce qu'ils s'adaptent à ses propres règles du « savoir-vivre », quant à cette situation tragique qui la touche. Ici, les servants jouent le rôle d'acteur social qui doit accomplir une tâche communicative (qui est ici l'expression de la tristesse), en interaction avec d'autres acteurs (qui sont ici Bakiza et ses invités au

---

<sup>33</sup> Tahani Rachid, op.cit.

<sup>34</sup> Salma Moubarak, ibid.

<sup>35</sup> Cf. Emmanuel Kant ; critique de la faculté de juger (1790), Paris, Flammarion, 2000 ; disponible en ligne- <https://excerpts.numilog.com/books/9782081366664.pdf>

deuil, appartenant tous à la haute bourgeoisie), en tenant compte des facteurs socioculturels qui influencent cette situation de communication. Plus simplement dit, elle leur demande d'exprimer leur tristesse sans déroger aux règles de bienséance. Elle leur transmet son « savoir », acquis à travers son éducation. Qui décide des critères de la bienséance ? Ce qui est beau pour les uns ne l'est pas pour les autres, comme le prévoit Voltaire dans son article intitulé « *Beau* » dans le *dictionnaire philosophique*<sup>36</sup>. Les goûts diffèrent ! Même Kant qui défend, « l'universalité du beau », conclut que le « goût » résulte de certaines conditions politique, économique et sociale.<sup>37</sup> La conclusion de Kant et celle de Voltaire renvoient donc à la conception sociologique pour la notion du « goût ».

Selon le sociologue Pierre Bourdieu, on ne peut appréhender une attitude humaine qu'en l'insérant dans son contexte social. Donc, un comportement donné sera bien interprété dans son milieu social d'origine. Dans ce sens, Pierre Bourdieu explique que la définition du « bon goût » n'est pas innée, ni spontanée, mais plutôt un reflet d'un contexte social.<sup>38</sup>

En guise d'exemple, au Club el-Gazira, Farida a été contrariée par l'occupation de sa table préférée par un groupe de messieurs, membres au club. Elle entame son discours par un « bonjour » à la française. La conversation se déroule en français et en arabe. La réaction courtoise des messieurs ne revient pas à la civilité de ces acteurs de l'action, mais plutôt aux actes de langage appropriés aux intentions communicatives, ainsi qu'aux conditions d'énonciation qui ont aidé les hommes à interpréter correctement les messages produits par l'interlocuteur qui est ici Farida, exactement comme le prévoit le CECRL : « La composante pragmatique renvoie à l'approche actionnelle et au choix de stratégies discursives pour atteindre un but précis (organiser, adapter, structurer le discours) ».<sup>39</sup> Une telle composante fait le lien entre le locuteur et la situation. Farida s'adresse à des gens qui appartiennent à sa classe sociale, par un langage correctement conçu par tous les présents. Ce ne serait pas le cas de Bakiza qui s'adresse à une classe populaire dans les moyens de transport

---

<sup>36</sup> Voltaire, « Beau, Beauté » in *Dictionnaire philosophique*, 6e édition, Tome 1, Londres, 1767, pp. 54-55.

<sup>37</sup> Uzel, Jean-Philippe. « Kant et la société du goût. » *Sociologie et sociétés*, volume 36, n°1, printemps 2004, pp. 13-25.

<sup>38</sup> Cf. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

<sup>39</sup> Le CECRL selon <https://ent2d.ac-bordeaux.fr/disciplines/allemand/cecril-le-cadre-europeen-commun-de-reference-pour-les-langues/>, consulté le 15 mai, 2024.

public. La définition du bon goût est donc relative, tout comme la relativité de l'esthétique. Par ailleurs, sur le plan de la réalité, Amina Rachid s'adapte à la situation communicationnelle, d'après le niveau culturel de son public. Par exemple, elle simplifie ses éléments du discours à un niveau accessible aux soldats peu éduqués, chargés de la transporter à la prison, au point que l'un des deux la dénomme « ya okhty », arrivant ainsi à l'apogée de l'harmonie communicative :

« Je comprends soudain que nous nous rendons à la prison des femmes. (...). J'ai été touchée par la gentillesse du soldat, sa peine, son envie de me faciliter le trajet. Soudain, j'ai commencé à entendre : « *qu'est-ce que tu veux ? La femme, c'est comme ça ; elle a les ailes brisées. Dans la vie, c'est comme ça. Personne n'est heureux. Nous sommes tous des malheureux, alors ne sois pas triste. Comme tu vois, moi aussi ma sœur.* » je suis terriblement touchée. Je vais pleurer. Je me retiens. Ce mot de sœur me fond l'âme. Un des mots de l'arabe que j'aime le plus, *Ya okhty*... Les choses, soudain, me paraissent simples. »<sup>40</sup>

### **Conclusion :**

Pour conclure, nous trouvons qu'une francophone égyptienne peut réussir à traverser les frontières entre les classes sociales, que ces classes soient supérieures ou inférieures à la sienne ; mais jamais, au détriment de ses principes et de son éducation. Bakiza tient des relations chaleureuses avec sa domestique, Safia. Ces relations s'intensifient avec le temps malgré la faillite de Bakiza. Farida sort de son monde emballé en dentelle en s'impliquant dans les problèmes des femmes qui l'entourent, c'est ainsi qu'elle déguste le plaisir d'aider les autres. Inji Aflatoun choisit pour époux un procureur marxiste, Hamdy Abdel Gawwad. Cette « communiste aristocrate qui possède quarante robes »<sup>41</sup>, n'est plus vue qu'en chemise et pantalon à la mode de Coco Chanel, renvoyant à l'image de la femme humble, travaillante et pratique. À plus forte raison, Amina Rachid délaisse sa tenue de professeur universitaire et met une djellaba lorsqu'elle se trouve à la campagne aux côtés de son époux le professeur Sayed El-Bahraoui.

Rappelant l'image d'une certaine Simone de Beauvoir mais à l'Égyptienne, les deux grandes dames francophones ont sacrifié leur vie au service de la question nationale, la mobilisation de la femme, l'accès de la femme à l'enseignement, sa

---

<sup>40</sup> Ibid.

<sup>41</sup> Didier Monciaud, op.cit., p.7

participation à la vie sociale, outre la cause palestinienne. Tels sont de grands dossiers qui illustrent tous le rôle clé qu'a joué la femme égyptienne éduquée à la française, représentée ici par Inji et Amina. Mais malheureusement, les séries télévisées sont beaucoup plus accessibles que les biographies/monographies, surtout lorsqu'il s'agit d'un public dont une majorité est peu ou insuffisamment instruite. D'autant plus, la représentation caricaturale, renfermant un certain aspect comique, pour le caractère d'une femme agitée, est bien entendu plus attirante pour un public qui cherche à se décontracter devant l'écran, à la fin d'une longue journée de travail.

Loin de la comédie, il en va de soi que la malpropreté des moyens de transport, la négligence des règles d'hygiène, surtout dans les endroits publics, le chaos dans les lignes d'attente, la vulgarité de la parole ou du comportement, sont tous des vices refusés par les gens civilisés quel que soit le fond culturel. Dans le cas de Bakiza et celui de Farida, le rire émane du contraste entre l'image d'une femme très distinguée face à un entourage qui manque parfois d'éducation élémentaire, ceci en ayant recours à la caricature, en exagérant les traits de distinction qui peuvent apparaître étranges et même absurdes aux yeux d'une autre tranche qui n'a pas accès à la culture francophone (déjà le titre *Bakiza w Zaghoul* souligne le fossé entre les deux mondes). Il s'agit donc d'une sorte de parodie de certaines pratiques sociales en mettant en parallèle l'exemple du bon goût / mauvais goût – bonne éducation/ignorance. Grâce à Bakiza et Farida, la grande population égyptienne s'est rendu compte de la présence de certaines valeurs à travers ces personnages francophones.

Nous trouvons qu'il ne s'agit donc pas de snobisme, mais d'un dédain pour un certain monde, vidé des plus simples valeurs du respect envers l'autre, des principes primaires de l'hygiène et des règles de vie en communauté civilisée. Ce n'est pas donc une arrogance, mais une résistance passive envers un monde à l'envers devant lequel certaines francophones se sentent impuissantes.



## Bibliographie

Amossy, Ruth, (1991). *Les idées reçues, Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

Amossy, Ruth et Pierrot, Anne Herschberg, (1997). *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan.

Arafa, A. (2022). *Ahlam Sa'ida [Faites de beaux rêves]*, Kmedia, Égypte.

Badr El Din, A. (1987). *Bakiza wa Zaghloul*, la Télévision Égyptienne.

“CECRL”, <https://www.france-education-international.fr/article/cecr1>

Chiha, Doha, (2004). La francophonie en Égypte. Aperçu historique. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, n°56. pp. 67-73;

[https://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_2004\\_num\\_56\\_1\\_1527](https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_2004_num_56_1_1527)

“Didactique du FLES”, <https://www.ouvroir.fr/dfles/index.php?id=332#tocto3n9>

*Écrire la « femme nouvelle » en Égypte francophone. - 1898-1961* ; Élodie Gaden; Dominique Combe ; Jean-Marc Moura- Paris, Paris, classiques Garnier; 2019.

Fédération démocratique internationale des femmes, *Congrès international des femmes*. Compte rendu de travaux du congrès tenu à Paris du 26 novembre au 1er décembre 1945, Paris, FDIF, 1946, p. 404

*Images [Soar]*, Dar-al-Hilal, 1969.

« Inji Efflatoun », <https://www.encyclopedia.mathaf.org.qa/en/Pages/default.aspx> , consulté le 14 février 2024.

Kant, Emmanuel (1790). *Critique de la faculté de juger*, Paris, Flammarion, 2000.

Khayyal, Saïd. (1993). *Mudhakirât Inji Aflatoun [Monographie d'Inji Aflatoune]*, Dar So'ad al-Sabbâh, Koweït.

« Latifa al-Zayyat », <https://www.larousse.fr>

Monciaud, D. (2015). Les engagements d'Injî Aflâtûn dans l'Égypte des années quarante: la radicalisation d'une jeune éduquée au croisement des questions

nationales, femme et sociale. *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, (126), 73-95.

Moubarak, Salma (2020). *Amina Rachid ou la traversée vers l'autre*, éditions de l'IMA, Paris.

Pageaux, Daniel-Henri (1994). *La littérature générale et comparée*, éditions Armand Colin, Paris.

Rachid, T. (1997). *Quatre femmes d'Égypte*, National Film Board of Canada, 1H 39 Min.

Rey, A., & Rey-Debove, J. (2003). Le Petit Robert: dictionnaire de la langue française. *Paris, Dictionnaires Le Robert*.

Rujan, Ștefania Viorica, (2002). Aperçu sur l'imagologie comparée, in: *Annales d'Université "Valahia" Târgoviște. Section d'Archéologie et d'Histoire*, Tome 4-5, pp. 214-218,

[https://www.persee.fr/doc/valah\\_1584-1855\\_2002\\_num\\_4\\_1\\_1343](https://www.persee.fr/doc/valah_1584-1855_2002_num_4_1_1343)

## صورة المرأة الفرنكوفونية في مصر: بين الخيال والواقع؛ على ضوء نظريات الإيماجولوجيا والمنظور الاجتماعي والثقافي للإطار الأوروبي المرجعي العام للغات

د. انجي أبو الخير

قسم اللغة الفرنسية وآدابها والترجمة الفورية، كلية الدراسات الإنسانية، جامعة الأزهر، القاهرة، جمهورية  
مصر العربية.

[inji.abouelkheir@gmail.com](mailto:inji.abouelkheir@gmail.com)

### المستخلص:

سيدة متعجرفة، تضع قبعة أوروبية الطراز على رأسها وقفازات صغيرة في يديها، هذه هي صورة بكيّزة هانم الدراملي، التي تم تقديمها في مسلسل تلفزيوني مصري بعنوان بكيّزة وزغلول، خلال ثمانينيات القرن الماضي. منذ عرض هذا المسلسل، أصبحت شخصية بكيّزة نموذجًا نمطيًا للمرأة الفرنكوفونية في مصر. إلا أنه وفي خلال نفس الفترة، برزت شخصيات نسائية فرنكوفونية كبيرة في السماء المصرية، مثل إنجي أفلاطون. بعد ٣٥ عامًا، يتم تجديد هذه الصورة لبكيّزة في عام ٢٠٢٢ مع شخصية فريدة هانم الحمامصي، في مسلسل أحلام سعيدة، على الرغم من الحضور البارز للنساء الفرنكوفونيات في جميع مجالات المجتمع المصري، مثل أمينة رشيد. من خلال منهجية إيماجولوجية، نسعى إلى عقد مقارنة بين أربع نماذج نسائية من مصر في القرن العشرين، مأخوذة من الفن التلفزيوني، وأيضًا من الأدب. من ناحية، شخصيتان خياليتان هما بكيّزة هانم وفريدة هانم. من ناحية أخرى، ندرس نموذجين نسائيين حقيقيين، من خلال دراستين لمذكرات كتبت عنهما، هما السيدة إنجي أفلاطون بناءً على مذكرات إنجي أفلاطون، ١٩٩٣، لسعيد خيال، وكذلك شخصية السيدة أمينة رشيد في الدراسة المعنونة "العبور نحو الآخر"، ٢٠٢٠، لسلمي مبارك. هل تنجح المرأة الفرنكوفونية المصرية في عبور الحدود بين الطبقات الاجتماعية التي لم تحظ على تعليم على أسس الثقافة الفرنسية، تلك الأسس التي تُعتبر قيمها الاجتماعية والثقافية شرطًا لا غنى عنه وفقًا للإطار الأوروبي المرجعي العام للغات والنظريات المشتقة عنه؟

كلمات مفتاحية: صور نمطية - الثقافة الفرنسية - التلفزيون - الكوميديا.

## The Image of the French-Speaking Woman in Egypt: Between Fiction and Reality; in Light of Imagological Theories and the Sociocultural Perspectives of the CEFRL

*Inji A. Abouelkheir*

*French department, Faculty of Humanities, Al-Azhar University, Egypt.*

[Inji.Abouelkheir@gmail.com](mailto:Inji.Abouelkheir@gmail.com)

### **Abstract:**

Snob, adorned with a European-style hat and little gloves, epitomizes the character of Bakiza Hanem el-Daramali, as depicted in the Egyptian television series "Bakiza w Zaghoul" during the 1980s. Since the airing of this series, the character of Bakiza has become a stereotype of the Francophone woman in Egypt. Concurrently, significant Francophone female figures, such as Inji Aflatoun, emerged prominently in Egyptian society. Thirty-five years later, in 2022, this image of Bakiza was revitalized with the character of Farida Hanem el-Hamamsi in "Ahlam Saida", despite the increasing presence of Francophone women across various domains of Egyptian society, exemplified by figures like Amina Rachid. Employing a comparative imagology methodology, this study aims to juxtapose four female figures from 20th-century Egypt, drawing from both television art and literature. On one hand, the analysis includes two fictional characters: Bakiza Hanem and Farida Hanem. On the other hand, it examines two real-life female icons through monographs: Madame Inji Aflatoun, as portrayed in "Mothakerat Inji Aflatoun" (1993) by Saïd Khayyal, and Madame Amina Rachid, as depicted in the monograph "La traversée vers l'autre" (2020) by Salma Moubarak. This study seeks to address whether a Francophone Egyptian woman can transcend the boundaries between social classes that lack a French education, given that sociocultural values are considered an inalienable condition by the CECRL and the derived theories.

**Keywords** :Television, Stereotypes , French culture, comedy.